Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 25

Artikel: Un psychologue
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214783

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

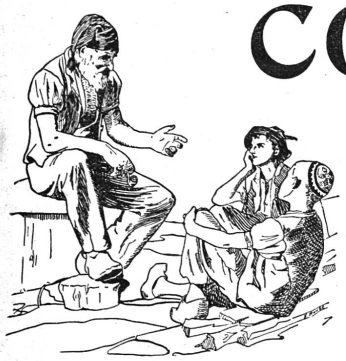
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

57me ANNÉE — N° 25. Samedi 21 juin 1919.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — *Etranger*, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames**, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 21 juin 1919. — Le beau dimanche (Jean des Sapins). — La femme heureuse (V. F.). — Le libraire Benjamin Corbaz, 1786-1847 (G.-A. Bridel), suite. — Au *Conteur vaudois* (R. Molles). — Onna permechon à coup dé rajao (Mérine). — Coins de chez nous (M.). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote (Honoré de Balzac). — Boutades.

LE BEAU DIMANCHE

C'est par un beau dimanche de juin qu'il faut le voir, le village, avec ses vieux toits bruns serrés autour du vieux clocher. Ses maisons sont basses ; elles ont de larges auvents, et sur la place publique, dominant le bâtiment d'école, les vieux tilleuls aux puissantes ramures sont bourdonnants d'abeilles. Il y a partout des feuilles tendres, des fleurs et de jeunes bourgeons aux branches pendantes des sapins.

Le village est là ; il se cache au pied des collines, au milieu de ses beaux vergers, tandis qu'au loin, sur les pentes, on aperçoit les champs de blé, puis ceux de luzerne et d'esparcette. Et là-haut, le soleil répand sur tout cela sa vive lumière, faisant étinceler le coq de l'église et découpant l'ombre des toits sur les chemins. La grande route traverse le village, elle va le long des prairies, elle va comme un serpent qui se glisse mollement dans l'herbe ; et plus loin on la voit encore qui contourne un bouquet de bois, puis qui s'étend, toute droite, pareille à un grand ruban d'argent. La petite rivière passe sous un vieux pont de pierre et descend en murmurant dans le ravin.

Déjà le samedi soir, on a balayé les rues, remisé les chars dans la grange et frotté les bassins de granit où les algues vertes s'accrochent partout. Il semble que l'eau chante plus gaîment sa chanson monotone — l'eau claire, limpide et fraîche qui désaltère le voyageur poussiéreux.

A la pointe du jour les vachers ont gouverné le bétail ; ils ont porté le lait à la laiterie, après quoi ils se sont lavés à grande eau à la fontaine, car c'est aujourd'hui dimanche et il s'agit d'avoir bonne façon. Ils se rasent soigneusement le visage, brossent leurs cheveux et mettent une cravate neuve.

* * *

Une cloche s'est mise à sonner, une cloche au timbre clair, la première. Une heure plus tard, de nouveau sa voix se fait entendre. Et puis les deux cloches sont mises en mouvement. Elles sonnent à toute volée pour annoncer aux fidèles que c'est l'heure du sermon. Ce sont deux anciennes cloches que nous aimons bien parce que nous les entendons depuis toujours. Il semble que ce soit la voix du village qui, s'échappant du clocher, va souhaiter la bienvenue aux gens des alentours. Elles sonnent pendant un quart d'heure. Par les vieilles lucarnes, leur voix glisse sur les toits, monte vers les collines, dépasse les bois et remplit l'espace immense.

Alors de toutes les maisons, on voit sortir les villageois ; ils se sont préparés pour aller au sermon. D'abord ce sont les femmes qui partent les premières. En robes brunes, grises ou noires, elles s'acheminent à petits pas. Leur psautier à la main, elles vont à l'église. Puis viennent les jeunes filles en toilettes claires ; elles sont gaies, joyeuses ; elles rient pour montrer leurs jolies dents. On les voit s'attarder sur le chemin, par petits groupes de trois ou de quatre, tandis que les garçons s'avancent nonchalamment le chapeau sur l'oreille. Et puis enfin les hommes ! Ils vont sans hâte, les mains au dos, parlant du temps qu'il fait, des champs et des récoltes. Au dernier coup de cloche, le pasteur fait son entrée ; il est venu tout seul, dans sa grande robe noire, avec son rabat qui brille au soleil. On entend encore le lourd pas des sonneurs dans l'escalier ; puis tout se tait ; un grand silence se répand partout sur le village et le sermon commence.

* * *

A midi, on se réunit autour de la grande table de la cuisine, la grande table en bois de cerisier sur laquelle on a mis, pour la circonstance, une belle nappe blanche. Il y a un bon dîner : du bouilli, des pommes de terre et des épinards — quelquefois aussi des tranches de jambon avec de la salade. A cause de la chaleur, la fenêtre reste ouverte et, par-dessus les géraniums roses alignés sur l'embrasure, on voit un grand noyer tout rond — tache verte qui se découpe sur le ciel bleu.

On mange lentement et l'on boit du bon vin parce que le dimanche, on a tout le temps. Pendant la semaine, il a fallu travailler au grand soleil ; et quand venait le soir, on sentait la fatigue, la lourde fatigue qui vous courbe l'échine, vous écrase, vous vide le cerveau et vous oblige à vous étendre n'importe où. Maintenant, c'est dimanche, c'est jour de trève !

Après le repas, les vieux vont dormir ; ils font la « reposée » derrière les volets clos. Parfois aussi, ils se tiennent au jardin ou bien restent assis sur le banc, devant la maison, à regarder les passants.

Les garçons se dirigent vers le Café des Balances pour jouer aux quilles. D'abord ils boivent un verre. Ensuite ils ôtent leur veste, étant gênés aux entournures parce que n'est-ce pas, on n'a pas l'habitude de porter un habit complet ! En bras de chemise, gilet déboutonné et cravate pendante sous le col rabattu, ils sont là, une dizaine, à regarder, cependant que l'un d'eux, levant le bras, lance la boule en avant, qui part, glissant sur la planche bien arrosée. On entend un bruit sourd, les quilles tombent, on rit et l'on boit un verre. L'aubergiste va et vient apportant le vin clair qui brille dans les litres.

Bras dessus, bras dessous, dans leurs belles robes, les filles se promènent sur la route ; quand elles arrivent au petit bois, elles s'en reviennent en chantant, et les oiseaux qui les regardent passer s'accrochent aux feuilles des cerisiers ou s'envolent à tire d'aile.

* * *

Quand le soleil baisse à l'horizon et que ses rayons deviennent obliques, les hommes vont faire un tour dans la campagne : les foins sont hauts et mûrs, on n'attend que le moment de les faucher ; les blés fleurissent déjà et les avoines mettent leurs grappes. On n'entend aucun bruit ; partout c'est le silence ; rien que le roulement d'un char à bancs sur la grand'route et, dans le lointain, la trompe d'une automobile. Car c'est aujourd'hui dimanche, le beau dimanche, le jour du repos que l'on fête en mettant ses beaux habits et en donnant à toutes choses : rues, maisons, fontaines, un air gai, aimable et accueillant.

Voici que le soleil se couche. Les gamins jouent encore à la cache, à la bête noire et à « raguille-moineau ». Quelquefois la jeunesse danse au son d'un accordéon, sur le plancher du battoir à grain. Au seuil des demeures, les villageois écoutent, regardent et se taisent, tandis que l'horloge égrène ses neuf coups dans le crépuscule.

L'ombre envahit les champs et bientôt les premières lampes brilleront derrière les vitres. L'air est bleu et le ciel tout semé d'étoiles ; alors un mince croissant de lune monte à l'horizon, et ses rayons pâles se posent doucement sur les toits.

JEAN DES SAPINS.

Un psychologue. — Pour la sixième fois, au moins, la bonne invite le jeune Gaston, sept ans, à se rendre à la salle à manger pour le déjeûner.

— Vous verrez que votre maman va vous gronder, ajoute-t-elle comme dernier argument.

Gaston. — Pas de risque ! Il y a du monde à déjeûner ! Maman leur dira simplement : « Depuis qu'il a eu la grippe, ce pauvre mignon est devenu un peu dur d'oreille ! »

LA FEMME HEUREUSE

L'autre soir, à Ouchy, un couple de Lausannois s'en revenait de la pêche. Lui, en avant, la mine pas autrement glorieuse, avait à la main sa ligne ficelée et un panier qui semblait assez léger. Elle, grassouillette, souriante, cheminait en femme dont le bonheur est complet.

— Hé ! c'est vous, madame ? s'écrie un passant. Il y a un siècle qu'on ne vous a vue ! Vous allez bien ?

— Très bien, merci... (Et sans quitter son ton enjoué)... Vous savez que j'ai perdu mon mari ? ... Oui, il est mort il y a un peu plus d'une année et demie... Et puis, c'est mon fils, l'aîné, que la grippe m'a pris... Enfin voilà que Rosalie, ma fille, m'est enlevée par la même maladie... J'étais si seule... Alors je me suis remariée.

— Ah ! je ne savais pas... C'est donc votre mari qui est là, à dix pas de nous ?

— Oui... Et si vous saviez comme je suis heureuse !

— Cela me fait bien plaisir... Et vous avez fait bonne pêche ?

— Peuh ! *il* a pris une douzaine de perchettes... Il fait ce qu'il peut...

V. F.